

« réinventer la Bretagne ». Conscient de l'impasse dans lequel s'enfermerait toute approche strictement artistique, il l'étoffe par une analyse irremplaçable de sa vie, en combinant toutes les dimensions dont elle est faite. Tout comme S. Carney, il fait état des positions personnelles de Creston pendant la guerre : sans insister sur cette question, ils notent néanmoins tous les deux, non sans perplexité, qu'elles ont été jusqu'alors dominées par « ce qu'il déclare lui-même aux autorités ».

Indiscutablement, cet ouvrage renouvelle, avec des arguments convaincants, la compréhension des actions de Creston dont la capacité à affronter – ou à souhaiter – l'altérité semble en définitive autant un trait de sa personnalité que la substance de son activité professionnelle.

Pascal AUMASSON

Jean-François SIMON et Laurent LE GALL (dir.), *Jalons pour une ethnologie du proche. Savoirs, institutions, pratiques*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2016, 405 p.

Entre 2009 et 2011, se sont tenues à Lorient et à Brest huit séances d'un séminaire intitulé « Quelle place pour la Bretagne dans une ethnologie du proche ? », que co-organisaient le Centre de recherches historiques de l'Ouest et le Centre de recherche bretonne et celtique. Cinq ans plus tard, celui-ci édite seul, sous un titre dépourvu de référence géographique, un recueil d'études qui reprend onze des dix-huit interventions présentées lors du séminaire, leur ajoute quatre contributions, sans préciser, ce qu'on peut regretter, si leur écriture résulte ou non de commandes passées par les directeurs de la publication, et fait précéder le tout d'un essai replaçant l'entreprise sous un questionnement plus vaste et délibérément provocateur, puisque Laurent Le Gall s'y interroge tant sur la possibilité que sur la pertinence d'une ethnologie du proche, dans l'acception géographique du terme (l'Europe, la France, la Bretagne) comme dans son appréhension sociale (l'altérité sans l'exotisme). Autant dire d'emblée qu'aucun des textes qui suivent ne répond directement à la question. Plusieurs ne l'abordent même pas, leur propos, si informé et instructif soit-il, ressortissant plutôt à l'histoire littéraire (Florence Gaillet de Chezelles, sur l'Écosse de Walter Scott), à l'histoire de la sociabilité érudite (Nathalie Richard, à propos des recherches préhistoriques des sociétés savantes morbihannaises), à celle des musées de société (les maisons patrimoniales et l'écomusée implantés sur le territoire du parc naturel régional d'Armorique vus par Rosemarie Lucas, les parcours – non superposables – du Musée de Bretagne et du Musée départemental breton de Quimper, qu'a successivement accompagnés Erwan Le Bris du Rest), ou encore à l'histoire des représentations (François Guillet reconstituant, dans le sillage des travaux de Catherine Bertho-Lavenir sur la Bretagne, l'« invention » de la Normandie), toutes sous-disciplines qui, même si elles peuvent rencontrer les thématiques du régionalisme et du populaire, se déploient

cependant fort loin du terrain ethnographique, dont on ne sache pas qu'il puisse se confondre avec celui des fouilles archéologiques. Ce qui n'empêche pas ce mot de « terrain » de figurer dans les sous-titres des trois parties qui structurent l'ouvrage et qui abordent successivement les « savoirs », les « institutions » et les « itinéraires », au prisme desquels le « terrain » serait « envisagé », « organisé » et enfin, pour la seule Bretagne, arpenté. Le présent compte rendu se fixera donc préférentiellement sur les textes des contributeurs qui prennent en considération ces observateurs « participants » (selon la formule consacrée) d'hier et d'aujourd'hui, ecclésiastiques et instituteurs chez qui se recrutaient ces « érudits de village » pris en considération par François Ploux, folkloristes, ethnographes, ethnologues, anthropologues, tantôt expérimentés, tantôt « apprenants », et qui nous les montrent – ou qui se montrent, car les textes de Segalen, Postic, Simon, Fournier ou encore Prado sont des essais d'ego-histoire –, en situation d'enquête, au contact de ces « indigènes » qui sont aussi leurs voisins ou du moins leurs concitoyens. Ce resserrement de l'objectif permet de tester les hypothèses que Le Gall a échafaudées dans son prélude virtuose et diablement déconstructeur. Sa charge ne fait pas, en effet, de quartier : « formule vide de sens », « coquille vide », l'ethnologie du proche n'aurait eu « ni projet ni programme », aurait pâti d'« un substrat théorique faible » et aurait conduit à une « impasse » ; le qualificatif substantivé de *proche*, perçu comme « encombrant », aurait été tout sauf revendiqué par les ethnologues et la locution ne désignerait au fond qu'« un moment disciplinaire » surjouant la rupture avec le folklorisme. On suit Le Gall quand il relève la « mixité terminologique », l'accommodement durable de l'ethnologie avec le folklore, dont, parmi d'autres, les écrits de Marie-Louise Ténèze fournissent maints exemples, et qui nuancent, pour le moins, le caractère systématique de la « rupture épistémologique ». Il emporte moins la conviction quand il raille le tropisme historiographique des ethnologues naguère rassemblés autour du regretté Daniel Fabre et engagés dans l'aventure de l'encyclopédie en ligne *Bérose* sur les savoirs ethnographiques en Europe (www.berose.fr/), qui n'auraient proféré qu'un vain « discours de réassurance ». Déjà pris en défaut de subtilité par la solide étude de Bertrand Müller sur un demi-siècle d'enquêtes collectives en France de Lucien Febvre à Pierre Bourdieu, marqué par la précocité, l'intensité et la fécondité de la connivence entre historiens, sociologues et anthropologues, le préfacier apparaît surtout contredit, discrètement mais fermement, par plusieurs des auteurs qui s'expriment dans l'ouvrage, à commencer par son codirecteur, Jean-François Simon : ils ont en effet prêché d'exemple, donnant consistance et conférant crédit à une ethnologie du proche qu'ils ont pratiquée en conscience, amorçant leur enquête dans le cadre familial, construisant leur objet de recherche dans un ressort guère plus étendu, progressant avec des méthodes d'approche et des clés d'interprétation tantôt propres, tantôt empruntés à l'ethnologie des lointains, et publiant enfin des écrits reconnus et parfois séminaux, tels ceux de Donatien Laurent dont les années d'apprentissage, à Paris, au musée des Arts et Traditions populaires, puis à Plozévet, à la faveur de l'enquête pluridisciplinaire coordonnée par la délégation

générale à la recherche scientifique et technique (DGRST), sont évoquées par Marie-Barbara Le Gonidec, laquelle compare, à la « posture en surplomb » des deux ethnomusicologues patentées de la « maison Rivière », son immersion, notamment linguistique, autrement fructueuse. Connivence volontaire ou fortuite, on relève dans les contributions de ceux qui s'assument comme « ethnologues de proximité » la présence des mêmes deux motifs : l'hommage au rôle – structurant – de Jean-Michel Guilcher et l'aveu d'un déficit – structurel – de reconnaissance par la communauté disciplinaire. Guilcher est en effet souvent invoqué comme une figure exemplaire et un déclencheur de vocation : enquêteur durant près de vingt ans sur « la tradition populaire de danse en Basse-Bretagne », fondateur de l'ethnochoréologie du domaine français, il a été le mentor de D. Laurent et l'animateur à Brest, où il a accompagné les débuts de l'université de Bretagne occidentale et du Centre de recherche bretonne et celtique, d'un séminaire aux enseignements duquel Michel Oiry, Fañch Postic et Jean-François Simon disent dans leurs essais combien ils lui sont redevables. Leurs témoignages confirment que c'est bien de ce roc de science et de bienveillance qu'a jailli la source de l'ethnologie du proche à la bretonne (même si on peut y voir aussi la résurgence d'un flux bi-séculaire qui, avant lui, a charrié Hersart de La Villemarqué, Luzel, Sébillot ou encore Saintyves). L'influence de Guilcher s'est même exercée bien plus au sud, en Béarn et au pays Basque, qui furent aussi ses seconds terrains de prédilection, comme le marque le sociologue – et danseur – Xabier Itçaïna, dans la belle étude historique qu'il consacre à la « réhabilitation incomplète » du ménétrier de village, à laquelle a consenti la bonne société locale de la III^e République au fur et à mesure que s'affermissait sa conscience identitaire. Le peu de considération des pairs pour ces observateurs scrupuleux, qui ont pratiqué une ethnographie des humbles par les humbles, est le second motif qui résonne d'un texte à l'autre et dont l'exposition la plus forte est fournie par le récit de la mortification infligée à Fañch Postic lors de sa comparution devant le comité de sélection pour un poste de chercheur au Centre national de la recherche scientifique, qui lui fut refusé par une figure redoutable et redoutée de l'ethnomusicologie. La scène est emblématique de ce déni de légitimité intellectuelle qui s'est révélé un handicap insurmontable pour une recherche ethnologique tentant de se structurer dans cette Bretagne apparemment plus reculée que l'Afrique de l'Ouest, aux yeux de celles et ceux qui concentraient alors, sinon encore, l'autorité disciplinaire. Le magnifique récit que livre Martine Segalen sur son itinéraire breton ne tempère pas ce constat : fruit d'un hasard tragique – le décès d'un collègue – et d'une nécessité – qu'elle requalifie en « circonstances familiales heureuses » – excluant l'expatriation d'une mère de trop jeunes enfants, la substitution d'« un terrain français au Mexique » ne l'a pas marginalisée, comme ses homologues brestois, parce que ses réseaux, tant sociaux que professionnels, étaient tout parisiens.

François GASNAULT